

PORTRAIT | Inventeur, chimiste, aventurier, écrivain et peintre...

Félix Jourdan-Clet : une vie de roman

PAR JEAN SERROY

Né à Voiron en 1891, cousin lointain de Stendhal, Félix-Jourdan Clet a traversé le XX^e siècle, de l'Italie au Chili et à l'Algérie, en inventeur chimiste au cœur de secrets industriels sensibles, mais surtout en aventurier libre d'esprit et de mœurs, écrivain et peintre de talent, avant de revenir finir ses jours dans sa ville natale en 1976. Sa vie revit aujourd'hui sous la plume du Drômois Jean-Louis Godet, à qui il avait confié son Journal. Un vrai roman !

Jean-Louis Godet, professeur aujourd'hui retraité au lycée de Crest, a connu, jeune étudiant, le vieux monsieur qu'était, dans les années 1960-70, Félix Jourdan-Clet. Impressionné par son allure, ses yeux bleus intenses, cette indépendance d'esprit qui se manifestait dans sa manière de regarder la comédie humaine, il devint son ami, son confident même. Au point que le vieil homme lui confia le Journal qu'il avait tenu, en l'agréant de dessins et d'aquarelles qui témoignaient d'un talent de peintre qui lui vult de figurer, aujourd'hui, dans nombre de collections privées et publiques. Un talent qu'il partageait avec son ami Jules Flandrin, qui a laissé de lui un portrait coloré, où s'exprime bien le côté artiste du personnage, et son regard, volontiers abrupt, comme le traduit la moue un peu distante esquissée sous la fumée de la cigarette.

Ce Journal manuscrit, dont manquent certaines parties égarées au fil de ses multiples pérégrinations, recouvrait les années 1920-1972 et était complété par des enregistrements sonores effectués entre 1972 et 1976. Autant dire une traversée du siècle et un destin riche d'événements, qui fait de cette existence un vrai roman, qu'il demanda à Jean-Louis Godet d'écrire pour de bon, à partir de son Journal : « Grâce à vous, lui écrivait-il, je ne serai pas complètement mort. »

« Un récit à quatre mains »

Ces Mémoires d'outre-tombe, on peut donc désormais les lire, sous la plume de son confident qui les a écrits « dans un récit à quatre mains », où se dévoile une vie en effet en tout point romanesque. Roman d'apprentissage d'abord, avec l'évocation d'une enfance rebelle, marquée par le côté rétif du garçon qui se sent mal dans les contraintes sociales d'une famille de bonne bourgeoisie – son père possède une usine de tissage – et qui aspire à fuir l'atmosphère confinée de ce Voiron qu'il désigne comme « une petite ville morte ». D'où des échappées belles dans la campagne et la Chartreuse environnantes et dans les vacances d'été à Myans (Savoie). Vert paradis des émotions enfantines, qu'il doit abandonner lorsque la famille déménage à Grenoble et que débute des « années amères ». Comme son lointain cousin Stendhal, auquel il est apparenté du côté de sa mère, la ville ne lui plaît pas et le lycée lui apparaît comme une affreuse prison. Il y fait des découvertes

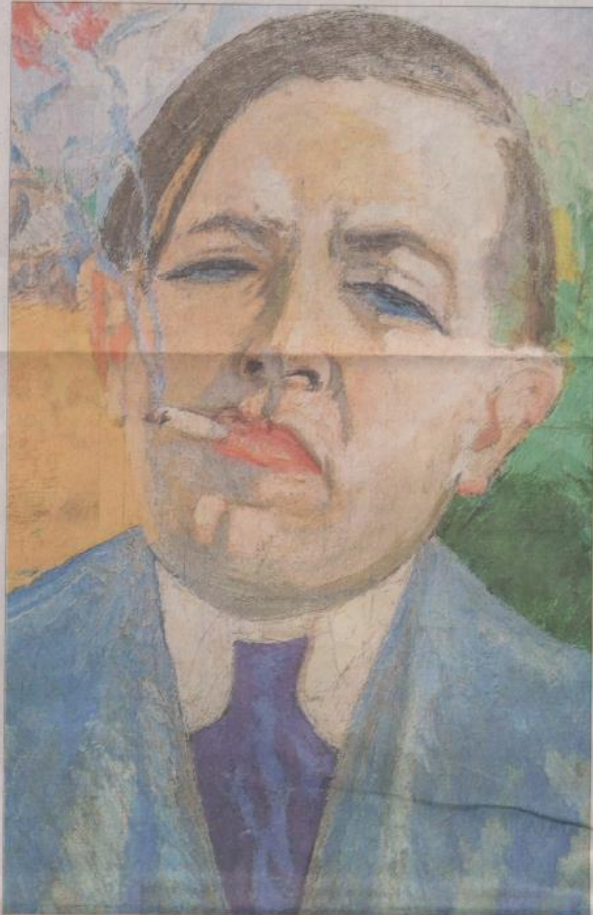
essentielles, pourtant : l'apprentissage du sexe, et ce goût pour les garçons, si mal vu, qui sera un des axes de sa vie amoureuse bisexuelle ; la passion pour les sciences, que vont lui faire découvrir des maîtres comme Hippolyte Muller, et qui va l'engager dans une carrière de chimiste ; et, dans le sillage de Stendhal, dont il découvre l'œuvre, un sens de la beauté qui va s'exprimer chez lui par le dessin et la peinture, et une recherche éfrénée du bonheur qui l'amène à enlever la jeune fille qu'il courtise et à s'enfuir avec elle en Italie.

Du roman d'apprentissage au roman d'aventure

Ici commence un autre roman, où l'aventure industrielle se teinte d'un véritable roman d'espionnage. Très vite remarqué pour ses qualités de chercheur, Félix Jourdan, après avoir commencé son activité dans un grand groupe de l'Aluminium français, est repéré par un espion italien qui occupe un poste influent au ministère de la guerre. Celui-ci le fait venir en Italie et l'engage dans des recherches visant à réaliser la synthèse de l'ammoniac, essentiel pour une utilisation militaire. Le jeune chimiste trouve le procédé et fréquente alors les cercles romains les plus influents, où il croise le jeune Benito Mussolini en marche vers le pouvoir. Il découvre aussi le pays lui-même, en compagnie de son ami le peintre Jules Flandrin, tout en vivant une grande aventure sentimentale, quasi stendhalienne, avec une superbe Felicia. Une autre invention, l'obtention de l'aluminium à partir de lave volcanique attaquée par deux acides, déclenche un roman politico-industriel, où intérêts italiens et américains se croisent et où il se retrouve pris dans un engrenage qui l'entraîne au cœur d'une intrigue enchevêtrée mettant en jeu un cardinal, un baron fasciste, un évêque en poste au Vatican bientôt assassiné, et qui va l'amener, lui l'inventeur animé d'un esprit pacifiste, à vite quitter cette Italie belliciste qui fonce droit vers la guerre.

Un passage à Voiron, comme une parenthèse obligée, lui fait retrouver sa ville natale, où il observe de près, avec un œil perçant et volontiers critique, la vie d'une petite ville française pendant la drôle de guerre. Mais, voulant échapper à la menace nazie, il décide de s'embarquer pour un monde lointain : l'Amérique du Sud, où il va s'installer, en Argentine d'abord, au Chili ensuite. Sensible aux réalités sociales, il y découvre la misère des Indiens des Andes et la dureté du sort réservé aux mineurs de l'Atacama. Mais, surtout, il poursuit ses recherches de chimiste, qui amènent Salvador Allende à s'intéresser à lui et à son projet de fonder une industrie chilienne de la potasse. Là encore, Félix Jourdan se retrouve au cœur des bouillonnements de l'histoire. Et là encore, il poursuit sa quête de bonheur, à la fois dans des amours diverses, mais aussi dans la découverte, entre Andes et Pacifique, d'une nature pleine de couleurs, de formes, qu'il peint sous forme d'aquarelles colorées.

Son retour brutal en France, dans un pays qu'il ne reconnaît plus, le lance



Félix Jourdan-Clet mène une vie mouvementée entre la France et le Chili. Portrait par Jules Flandrin. Photo DR/Musée Marseillais, Voiron

vers un ultime ailleurs – l'Algérie – où il réalise son rêve d'un Orient perdu retrouvé. Le dernier exil sera sur sa terre natale, comme un passager de la pluie évoquant ses souvenirs de la lumière romaine et de la chaleur d'Amérique et d'Afrique, mais poursuivant jusqu'au bout, fidèle à son cher Stendhal, sa chasse au bonheur. Lorsqu'il meurt, en 1976, la revue du Stendhal Club lui

consacre d'ailleurs une rubrique nécrologique, où il est noté qu'« il n'avait cessé de s'occuper de Stendhal tout au long de sa vie aventureuse » et qu'il avait « des traits de caractère présentant une étrange similitude avec ceux d'Henry Beyle. » Ce que confirment les passionnés et fidèles « Souvenirs d'égotisme » que représente la biographie qui lui est aujourd'hui consacrée.

Une distinction honorifique

Sur le portrait de Félix Jourdan-Clet âgé ici présenté en couverture, celui-ci porte le collier de Commandatore del Ordine della Corona d'Italia, qui avait été attribué en 1927 à l'« Illustrissimo Félix Jourdan, chimico francese ». Il avait accepté cette distinction honorifique non sans une distance ironique et lucide : « On m'a fait

Commandatore ! Il est toujours utile de recevoir des paiements qui ne coûtent rien au gouvernement, et qui ne vous mettent que la corde au cou ; c'est un collier, oserais-je dire, à toutes les bêtes... » Jean-Louis Godet, Félix Jourdan-Clet, Un inventeur stendhalien (1891-1976) – Éditions de L'Harmattan, 2014, 324 p., 32 €.

